

P. WUILLEUMIER

LA
LEÇON DES CENTENAIRES

1930

Bibliothèque Maison de l'Orient



171990

Au Tonton et à la Tontonnie.

P. WUILLEUMIER

Bien affectueusement

HW

LA
LEÇON DES CENTENAIRES

1930

DISCOURS

prononcé à la Distribution des Prix

par M. WUILLEUMIER

PROFESSEUR AGRÉGÉ DE SECONDE

MESDAMES, MESSIEURS, MES CHERS AMIS,

La Tradition veut que dans ce jour de joie — joie des succès acquis, joie des vacances escomptées — l'un des professeurs vous fasse un sermon. Il revêt pour la circonstance la robe sombre du prédicateur ou du juge, s'arme d'un verre d'eau, et se dispose à brandir les foudres divines et humaines. Mais les taches claires de l'hermine, qui, vraie ou fausse, égaye sa parure, vous font espérer les circonstances atténuantes, voire une complète absolution. N'en déplaise à Pascal, l'Université est prise davantage au sérieux en simple veston. Aussi profité-je de cet habit et de cette salle féerique pour vous dire, mes chers Enfants, que vous êtes tous des modèles de sagesse et de travail : toute l'année, vous écoutez les bras croisés, sans échanger une seule parole avec le voisin de droite ou de gauche ; vous récitez vos leçons avec intelligence ; vous parlez couramment deux langues mortes et au moins quatre langues vivantes ; on chercherait en vain dans vos devoirs un quart de faute contre l'orthographe ou le style, et dans le registre des punitions la moindre consigne ou retenue ; vos compositions vous ont valu à tous, comme vous le verrez bientôt, le premier prix en chaque branche ; sur les tableaux d'honneur figurent au moins autant de noms qu'il y a d'élèves ! Bref, tout est pour le mieux dans le meilleur des lycées possible. Vous savez ce que Voltaire entendait par là ; sans pousser aussi loin le scepticisme, je vous prierais de mettre tous mes verbes au futur.

Mais le futur est un temps très dangereux, une sorte de forêt vierge, pleine de mystère et d'embûches. Vous permettrez à mon grand âge de préférer les sentiers battus du passé et de vous y entraîner un moment, si toutefois mes honorables collègues d'histoire n'y voient pas trop d'inconvénients. Aussi bien l'humanité tend-elle de plus en plus à ces évocations lointaines. Ce faisant, elle obéit, je crois, à un triple sentiment, que mon autre collègue,

non moins honorable, de philosophie vous expliquerait beaucoup mieux que moi. D'une part, épouvantée par les découvertes scientifiques qui entraînent chaque jour sans pitié les sables mouvants de ses croyances intimes, elle cherche derrière elle un terrain plus solide où fixer son esprit et son cœur. Mais, d'autre part, la pensée humaine ne résiste pas davantage à l'assaut du présent : mille passions contraires troublent son jugement, elle méconnaît un génie, elle encense un pauvre d'esprit ; seul le recul du temps permet de redresser l'échelle relative des valeurs. Et enfin, par ces centaines multipliés, les vivants espèrent peut-être se rappeler eux-mêmes dans un siècle au bon souvenir de la postérité !

Dans leur zèle infatigable, ils fouillent la vie publique et privée de leurs illustres prédécesseurs, désireux de n'oublier ni un nom ni un geste ; mais, pour être méthodique et complète, cette tâche écrasante nécessiterait la création de fonctionnaires innombrables, et, si j'avais l'honneur de faire les lois, j'en proposerais une qui nommerait d'office à cet emploi tous ceux qui, en leur vie de lycéen, remportèrent une fois le premier prix d'histoire !

Dans l'attente de cette mesure indispensable et urgente, je vais dresser devant vous, avec mes faibles moyens, l'inventaire des principaux legs qu'a reçus notre an de grâce, 1830 lui laissait déjà un assez bel héritage, car il porte dans l'histoire la responsabilité de ce qui fut alors terminé ou commencé : indépendance de la Grèce et de la Belgique, victoire du Romantisme, conquête de l'Algérie. Mais on s'est avisé qu'en l'année 70 avant Jésus-Christ — c'est, à vrai dire, comme l'a montré M. Carcopino, en 71, mais il ne faut pas le répéter trop haut — naquit dans le bourg d'Andes, près de Mantoue, un poète que quelques-uns d'entre vous connaissent bien, puisqu'ils le font vivre au ^ve siècle : d'où la célébration du bimillénaire virgilien !

Virgile est étranger, me direz-vous ; laissons nos bons amis transalpins chercher en lui le premier des fascistes : ils y réussiront facilement, puisqu'ils en ont la conviction *a priori*. On pourrait argumenter : le nom de son village natal et celui même de sa famille le désignent, sans plus ni moins de difficultés, comme le dernier des Gaulois. Mais soyons beaux joueurs, et rendons à César ce qui appartient à César — pour pouvoir lui refuser à l'occasion ce qui ne lui appartient pas ! Virgile est un Romain du premier siècle avant Jésus-Christ. Il a senti et décrit le charme varié de la campagne italienne, il s'est initié aux tendances philosophiques de l'époque, il a pieusement recueilli les anciennes légendes communes à l'Empereur et à l'Empire : c'est le plus national des poètes. Mais c'est aussi le plus humain : loin de diviser les peuples, Virgile doit les unir, car son génie abat les fron-

tières de l'espace et du temps. Il est universel et éternel comme la terre, qui lui arrache ses plus beaux accents lyriques dans les Bucoliques, didactiques dans les Géorgiques, épiques dans l'Enéide. Il est universel et éternel comme devrait l'être la paix, dont les rayons illuminent son œuvre entière; car son amour du sol natal ne l'aveugle pas : il ne chante pas, ainsi qu'Homère, les héros conquérants et barbares ; il pâlit à la vue du sang, et frissonne de la souffrance humaine. Comprenez-vous, mes chers Amis, pourquoi vos maîtres vous mettent un Virgile entre les mains, et pourquoi ils gémissent quand vous lui faites la grimace, quand vous écorchez le vers ou torturez le sens : c'est un crime sacrilège qui attente à la perfection de la forme et à l'idéal de la pensée. Si je ne craignais de me faire honnir, je vous dirais : Emportez un Virgile en vacances ; ouvrez-le au milieu des champs abandonnés, écoutez son double cri d'alarme, plus tragique et plus opportun aujourd'hui que jamais, et laissez-vous guider par sa Muse attendrie vers la terre et vers la paix.

1830 nous réveille de ces douces méditations par le bruit des combats : on lutte partout et pour tout, mais ce sont les conquêtes de la liberté, condition du progrès et de la paix. D'un bout à l'autre de l'Europe, les peuples se dressent contre la tyrannie de la Sainte-Alliance. Les *blancs* et les *rouges* de Pologne, les *charbonniers* d'Italie ne peuvent rien « faire d'eux-mêmes ». Mais Lord Byron et le colonel Fabvier se disputent les grâces de Missolonghi, et obtiennent pour elle de l'Angleterre, de la France et de la Russie l'indépendance de la Grèce, cependant que les Belges étonnent déjà le monde par leur héroïsme, et font reconnaître de tous leur liberté et leur neutralité inviolables et sacrées. Il est bon que l'Europe s'en souvienne en célébrant l'anniversaire de 1830. Faites-le pour votre part — de la manière la plus agréable, par un pèlerinage touristique. Allez vous agenouiller à l'Acropole devant le « miracle » de la Grèce ancienne, interroger l'oracle d'Apollon Pythien sur les roches flamboyantes du Parnasse, vous recueillir dans les ruines d'Olympie, ce Port-Royal du Péloponèse; ou bien allez prier pour Bruges la Morte, contempler les Descendentes de Croix de Memling et de Rubens, errer parmi les merveilles de Bruxelles.

Soutien des peuples opprimés, la France s'occupait aussi d'elle-même en 1830. Tandis que, dans le *National*, M. Thiers prépare les barricades contre la monarchie soi-disant constitutionnelle, Victor Hugo livre et gagne la bataille d'Hernani. Ce fut un rude combat, où jeunes gens échevelés à cravate rouge et vieillards stupides — entendez : vieil as de pique — à calotte noire défendirent — jusqu'à la mort exclusivement — leurs goûts et leurs préjugés. L'enjeu en valait la peine : c'était, au delà d'Hernani, au

delà du théâtre, la littérature tout entière. Le Romantisme triompha, et les Lettres furent sauvées du néant, car le Classicisme, après avoir bien mérité de la Patrie, achevait aux Invalides une existence longue de deux cents années. Il en est, voyez-vous, de la littérature comme de l'humanité : la vie active d'une génération n'atteint jamais un siècle, et la mort est parfois préférable à l'état que certains d'entre vous attribuent avec désinvolture aux académiciens et sans doute à vos professeurs ! Le classicisme s'y traînait depuis cent ans, et Victor Hugo lui rendit, comme à nous, le meilleur service en lui donnant le coup de grâce. Ses drames ont bien quelques défauts : vous souriez peut-être en lisant la Préface de Cromwell, en écoutant les tirades des Burgraves, en voyant Don Carlos dans une armoire et Don César à table. Admirez en tous cas le souffle vivifiant qui, brisant les règles désuètes, a libéré le théâtre et régénéré la poésie, tandis que, sous le pinceau d'un Delacroix, il donnait à l'art le mouvement et la couleur. Du Romantisme, comme de Ronsard,

Qu'on dise : il osa trop, mais l'audace était belle.

Cependant la France avait d'autres soucis. Le geste providentiel du dey, qui caressa un peu trop fort la joue de notre ambassadeur, nous fournit l'occasion favorable pour purger la Méditerranée des pirates barbaresques en occupant Alger. Rassurez-vous, je ne vous raconterai pas l'histoire de la conquête, j'aurais trop peur de vous endormir, ou de me faire reprendre par les nouveaux bacheliers qui m'écoutent ou ne m'écoutent pas. Mais il faut que vous sachiez ce que vos ancêtres ont fait là-bas pendant un siècle, et, comme je n'ose vous conseiller d'y aller vous-mêmes — vous finiriez par croire que je dirige une agence de voyages — je me ferai pour un temps, pour un tout petit temps, votre cicerone en chambre. Admirablement située, douée de beautés naturelles, propre par la variété du relief et du climat aux cultures les plus diverses, riche en gisements et en ruines, l'Algérie de 1830 n'était qu'un pays barbare, incapable d'exploiter aucun de ces avantages. Les statistiques d'aujourd'hui vous lancent pêle-mêle des chiffres astronomiques : une population de 6 millions d'hommes, autant de moutons et le double d'oliviers, une production annuelle de 50.000 touristes, qui viennent admirer les gorges du Rummel, les palmiers et les lauriers-roses d'El Kantara, 800.000 tonnes de phosphates, 10 millions de quintaux de céréales et autant d'hectolitres de vin qui troublent le sommeil des viticulteurs métropolitains, un commerce total de 6 milliards, où l'exportation des légumes figure pour 30 millions. Elles vous diront peut-être le nombre des autobus, des machines à coudre et des appareils de T. S. F. qui fonctionnent là-bas à la grande

joie des indigènes. Mais la France a fait plus et mieux pour eux elle a ouvert des écoles et des lycées, où certains petits Arabes dameraient bien le pion, je ne dis pas aux Sénonais qui sont des prodiges, mais à tous vos camarades de France et de Navarre; elle a ouvert des hôpitaux et multiplié les œuvres d'assistance sociale. Il y a enfin un autre domaine, où tout était à faire, et où elle a fait beaucoup, comme a pu le constater avec émerveillement le dernier Congrès international d'archéologie. Le camp de Lambèse et des inscriptions disséminées sur tout le territoire ont permis de prendre exemple sur les méthodes romaines d'organisation militaire et économique. On a exhumé à Cherchel des pilastres décorés comme celui qui soutient le Saint Etienne de Sens, et des statues exécutées pour le roi de Maurétanie par les meilleurs artistes du temps à l'imitation de merveilles grecques, dont elles sont aujourd'hui le seul témoignage. Des villes entières ont surgi du sol : Tingad, colonie de vétérans, a ses rues tracées au cordeau, coupées à angles droits et à intervalles réguliers, et ses édifices publics bâtis à une place prévue d'avance « sur le papier » dans un bureau impérial : le forum et ses dépendances, l'arc de triomphe, le théâtre, la bibliothèque, dont il ne reste, hélas ! que le marbre, le marché où les étaux sont encore debout, tandis que les mosaïques multicolores des riches demeures passent de loin pour des tapis de Kairouan. Djemila, au contraire, s'est affranchie de l'arpentage officiel pour épouser la forme d'un éperon rocheux, limité par trois ravins, et elle possède, outre les monuments de destination païenne, plusieurs églises et baptistères assez bien conservés pour évoquer la vie des premiers chrétiens. On en retrouve des restes un peu partout, notamment à Tipasa, où les martyrs dorment à l'ombre parfumée de l'absinthe.

Mais je m'aperçois que, partis de Rome avec Virgile, nous y revenons par l'Afrique. Pardonnez-moi : c'est ma seconde patrie, et c'est notre éducatrice commune. Au risque de blasphémer dans la cité de Drapès, avouons que la culture romaine l'emportait un tout petit peu sur celle de nos braves ancêtres, et tirez de là, mes chers Amis, la conclusion pratique : un Français doit savoir le latin. Mais voilà que, sans égard pour ce jour de fête, le lieu où nous sommes et votre patience angélique, je commence à prêcher pour mon saint :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Je le refrène une seconde encore pour vous dire : allez en joie, et que le soleil vous accompagne !